

LA QUESTION DE L'OREGON.

Grâce à l'obligeance de M. JOHN DOUGALL, le propriétaire du *Witness*, de cette ville, (auquel nous présentons nos remerciements pour cette faveur), nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs le plan topographique du territoire de l'Oregon.

En donnant cette carte, qui est d'un intérêt si plein d'actualité, nous croyons devoir reproduire aussi un article inséré dans nos colonnes au sujet de l'Oregon, en avril 1845.

Nos lecteurs auront, au même temps, par ce moyen-là, toutes les informations qu'ils peuvent désirer pour bien saisir la fameuse question qui depuis quelques semaines a pris une importance si grave et si sérieuse.

Le territoire de l'Oregon est situé à l'ouest des montagnes Rocheuses, qui forment les limites de l'Amérique du Nord. Il est borné au nord par les possessions britanniques et américaines, au sud par le Mexique, et à l'ouest par l'Océan Pacifique. Il s'étend du 42e au 54e degré de latitude nord, et du 107e au 130e degré de longitude ouest. Sa superficie est plus de quatre cents kilomètres carrés.

Outre les montagnes Rocheuses, qui forment, comme nous l'avons dit, la limite orientale de ce pays, une autre chaîne de montagnes élevées et couronnées de neiges éternelles, s'étend encore entre la chaîne des Rocheuses et l'Océan Pacifique. C'est là que se trouvent les cascades de l'Oregon ou de la Colombie, rivière à cent bras, qui compte environ treize cents kilomètres de longueur, et dont la source est située dans les montagnes Rocheuses, au moins à deux kilomètres de celle du Missouri.

Le climat de ce territoire est très-agréable; les vents de l'ouest qui y arrivent y sont assainis par l'étendue de mer qu'ils ont à traverser; ceux du nord sont interceptés par les montagnes. L'hiver, quelquefois sévère, plus souvent pluvieux, y est court; le printemps y est précoce. Le sol, surtout celui des contrées qui avoisinent les rivières, est très fertile, ou du moins est très-susceptible de le devenir, car les Indiens se bornent à y récolter quelques racines qui pousse naturellement, et qu'ils mangent avec le saumon, produit habituel de leurs pêches, ou avec le produit des chasses auxquelles ils se livrent, quelquefois en incendiant un bois de hautes bruyères ou une forêt de pins pour en faire sortir tout le gibier.

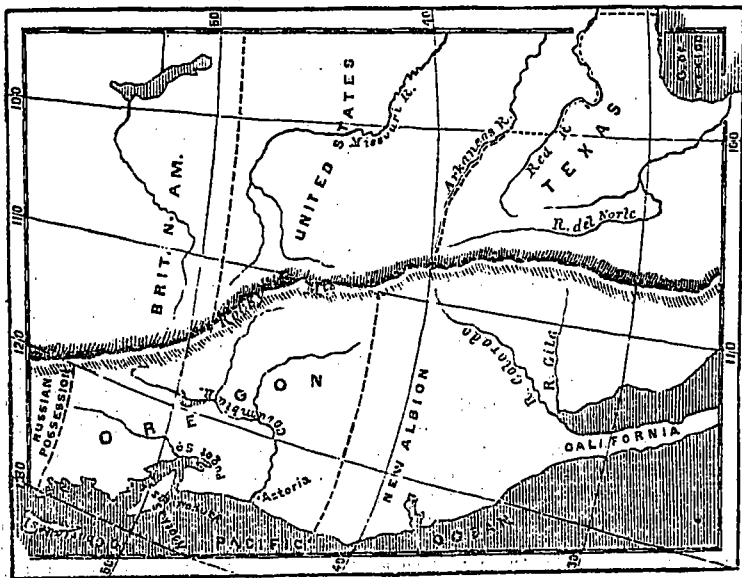
Le nombre des Indiens des différentes tribus s'élève à environ 140,000. Ils ont les traits communs à cette race de sauvages, et leurs mœurs se ressentent de cet état. Les tribus se surprennent entre elles et se massacrent avec une épouvantable cruauté. Leurs habitudes intérieures sont néanmoins assez douces, et ils ne se laissent aller que très-rarement à la tentation de tuer un blanc. Plusieurs tentatives de civilisation ont été faites, mais toujours sans succès.

Ce pays fut découvert par les Espagnols. En 1794 le capitaine Gray, de Boston, le visita et lui donna le nom de Colombie, qui était celui de son vaisseau. En 1805, Lewis et Clark descendirent la rivière depuis les Montagnes jusqu'à l'Océan Pacifique, et passèrent l'hiver sur ses bords. En 1811, un établissement marchand fut formé par des Américains à Astoria, près de l'embouchure de la rivière. Le capitaine Belcher, dans son ouvrage intitulé *Narrative of the Voyage of H. M. S. Sulphur*, publié assez récemment, dit que cette colonie a perdu presque toute son importance depuis que la compagnie de la baie d'Hudson s'en est chargée, parce qu'elle a transporté l'établissement principal au fort Vancouver. Une maison de très-médiocre apparence, deux ou trois cabanes de Canadiens, qui sont là au nombre de six ou huit, et une branche de pin surmontée d'un pavillon rouge, voilà maintenant ce qui constitue le fort George, ou Astoria.

Les Etats-Unis réclament la possession de la portion du territoire comprise entre le 42e et le 49e degré de latitude nord, et depuis l'Océan Pacifique jusqu'au territoire américain, à l'est des montagnes Rocheuses. Cette partie du pays est fertile; elle a sur un point 700 milles anglais de largeur; et 500 sur un autre, entre, en tout 200,000,000 acres de terre.

Depuis un certain temps déjà des émigrations de citoyens des Etats-Unis avaient eu lieu sur le territoire contesté. M. Tyler disait même à ce sujet dans son dernier message: "Je crois devoir appeler l'attention du congrès sur la nécessité d'encourager et de faciliter les émigrations vers ce territoire. Il faudrait, sur toutes choses, établir de distance en distance des points fortifiés qui donneraient de la sécurité à nos concitoyens lorsqu'ils voudraient aller habiter ces fertiles contrées à l'embouchure de la rivière Colombie et rendre, par conséquent, plus favorable pour nous qu'elle ne l'a été jusqu'à présent, l'occupation simultanée du territoire par les Anglais et les Américains, telle qu'elle existe provisoirement. Il y aurait lieu aussi de mettre les citoyens américains, établis à l'Oregon, sous la protection des lois de leur pays, comme les Anglais sont eux-mêmes protégés par leurs lois. Quel que soit l'état actuel des négociations, toutes ces mesures me paraissent urgentes." En effet, un bill avait été présenté à la chambre des représentants pour l'extension de la juridiction des Etats-Unis sur le territoire de l'Oregon; il avait été admis à la discussion par 129 voix contre 58; son adoption à la Chambre n'était pas douteuse; elle pouvait être plus incertaine au sénat; mais une émigration nombreuse et nouvelle est venue faire cesser ces incertitudes en occupant la contrée en litige.

L'établissement des émigrés américains dans l'Oregon, est d'autant plus significatif que leur premier soin a été d'y associer une administration régulière. Ils ont élu des officiers municipaux, ils ont constitué des tribunaux et nommé une commission chargée de valider leurs titres à la possession des terres qu'ils défrichent. Cependant, grâce à eux, la population du territoire contesté, s'élève aujourd'hui à plus de deux mille individus, tous sujet des Etats de l'Union, élevés dans l'amour des institutions américaines. Ils ont fondé des villes; ils élèvent des troupeaux nombreux, et déjà, ils voient affluer dans leur colonie les provisions et les marchandises de toute espèce. Ainsi, tandis que la question de la propriété du territoire se discute entre les deux gouvernements, celui des Etats-Unis entre de fait en possession, et si la lutte s'engageait, entre les forces dont il dispose, il trouverait encore des colons qui défendraient au besoin leur nationalité.



EXPLICATIONS.

1^{ère}.—La ligne pointillée qui s'étend le long du 46 degré parallèle de latitude est la frontière reconnue par les gouvernements anglais et Américain, jusqu'aux Montagnes Rocheuses. Depuis les Montagnes Rocheuses, l'Union Américaine a toujours prétendu, que cette ligne devait être continuée, sur le même degré, parallèlement jusqu'à la mer; mais autrefois elle consentait à quitter à la Grande-Bretagne la libre navigation de la rivière Colombie; la Grande-Bretagne, au contraire, réclamait cette rivière comme la limite, entre les deux pouvoirs, depuis l'endroit où elle est entrecoupée par le 49e degré de latitude.

L'espace compris dans les limites proposées, paraît évident, à celui qui examine le plan ci dessus; et cette étendue de terrain était le seul objet de la difficulté, avant que le Président Polk eut réclamé le droit exclusif de la navigation de la rivière Colombie.

2^{ème}.—La ligne pointillée qui s'étend depuis le Golfe du Mexique à l'Océan Pacifique, en passant par la Rivière Rouge, l'Arkansas, les Montagnes Rocheuses, et le 42e degré parallèle de latitude, comme elle est tracée sur la carte ci-haut, était la frontière des Etats-Unis, jusqu'à l'annexion du grand et fertile Etat du Texas, qui fait aujourd'hui partie de l'Union, jusqu'au Rio-del-Norte.

Il est inutile d'ajouter que les américains prétendent avoir un droit incontestable à ce vaste territoire, qu'ils nomment Nouvelle Albion, ou la Haute Californie, aussi bien au sud qu'à la Rivière Columbia, et aussi à maintes autres terres, lagrains, territoires, colonies, etc., etc., situés sur le continent de l'Amérique du Nord.

Nous ne donnerons pas à nos lecteurs la volumineuse et interminable correspondance diplomatique, échangée par les représentants et ambassadeurs des deux puissances; nous nous contenterons seulement de constater en deux mots les prétentions respectives des parties.

Les Américains réclament le territoire de l'Oregon: 1^o. Parcequ'ils ont acheté les droits de l'Espagne, qui consistaient en une découverte antérieure, par Fuca, et même par d'autres navigateurs avant lui, et les actes formels de Perez, qui explora les côtes, arbora le drapeau Espagnol, et célébra la messe sur la terre ferme, en 1774, quatre ans avant la visite du capitaine Cook, dans ces parages. L'Angleterre répond à cela, qu'une simple découverte, sans établissement, ne donne aucun titre; que l'Espagne, par des traités, avait accordé à l'Angleterre un droit d'occupation conjointe; et que les Américains eux-mêmes, ont nié et disputé les droits de l'Espagne, avant de les avoir acquis en les achetant.

Les Américains réclament le territoire: 2^o. Parce que le capitaine Gray, un Américain, a le premier découvert l'embouchure de la rivière Colombie, et que des Américains voyageurs, Lewis et Clarke, explorèrent les premiers le cours de cette rivière. On répond à cela, que le capitaine Cook explora une partie des côtes, quatorze ans avant le capitaine Gray; que sir Alexander MacKenzie explora le pays, dans le but d'y établir des postes de commerce, plusieurs années avant Lewis et Clarke; et enfin qu'il y eut un établissement actuellement fait sur le territoire de l'Oregon par la compagnie anglaise du Nord-Ouest en 1805, tandis que le premier établissement américain, fut Astoria, fondée en 1811.

On peut se persuader en lisant ces détails de la vérité de ce que nous disions, il y a quelque temps, que l'une et l'autre des parties n'ont que des titres négatifs à la propriété en litige, c'est-à-dire, que l'une prétend que l'autre ne peut en montrer de meilleurs que ceux qu'elle possède elle-même; on peut en conclure, qu'il n'y a jamais eu un sujet plus favorable aux transactions diplomatiques et qui puisse être un meilleur sujet d'arrangement entre les parties elles-mêmes, ou si elles ne peuvent en convenir, par des tiers arbitres parfaitement désintéressés.

Les voyageurs paraissent peu d'accord, sur la valeur du sol de l'Oregon; les uns le représentent comme fertile, les autres comme ingrat et sans végétation aucune. Ce qu'il y a de certain, c'est que sa position sur l'Océan Pacifique lui donne toute son importance.

APHORISMES DU MAJOR BELL.

Le major Bell est un de ces hommes rare qui savent jouir des agréments de la vie, sans en abuser. Je dînai chez lui un jour. Au moment où la compagnie allait se retirer, il me remit, et entama avec moi une de ses conversations expansives, dans lesquelles il point si naïvement l'originalité de son esprit et surabondent les fruits de son expérience. "Vous êtes jeune encore, me dit-il, et moi je suis vieux; vous n'avez encore connu que le printemps de la vie; moi, j'en ai connu le printemps et l'hiver. Pour rendre un homme sage il faut que sa jeunesse se passe dans l'agitation et l'activité: vous ne pouvez faire de bon punch au rhum sans le remuer beaucoup. Ne donnez jamais dans les extrêmes. En toutes circonstances, la médiocrité vaut le mieux. Celui qui marche au milieu du chemin peut donner des poignées de main aux piétons qui longent les deux côtés. Lorsque vous discutez, ne faites jamais des réflexions criminelles; car elles sont comme les liqueurs de haut goût qui plaisent à quelques-uns, mais qui répugnent au plus grand nombre. Ne désirez point un bonheur sans mélange; il y a peu d'estomacs capables de supporter du pain beurré des deux côtés. Soyez plus affable envers les pauvres qu'envers les riches. La soupe aux tortues délecte plus le palais du pauvre-grossier que celui du conseiller municipal, rassasié de mets délicats. Ne vous habillez jamais selon le suprême degré de la mode, car les gens sensés vous prendront pour une réclame de tailleur. Il y a toujours plus à apprendre dans la conversation d'un homme sensé, illettré, que dans celle d'un docteur pédant. Car il y a généralement plus de nourriture dans une soupe au grauu que dans un pudding coûteux. Ne souffrez point qu'on déverse la calomnie sur votre honneur, de quelque bas lieu quelle vienne. L'eau sale produit le même effet, que ce soit la maîtresse de la maison ou la servante qui la jette sur vous. Si vous devenez jamais amoureux, n'entretenez point l'amour par des cadeaux dispendieux, ni en menant celle que vous aimez aux concerts, aux bals, aux théâtres et autres fêtes publiques; vous lui donneriez du dégoût pour la vie de famille. Souvenez-vous que le bichon qu'on a accoutumé à une nourriture délicate, méprise la soupe le lait."